

autre pomme de sa poche. (Adam n'en fit pas autant.)—Non, dit-il, j'en préfère une entière.

La femme.—Serein, vous êtes ma vie!

Le mari.—Rosy, vous êtes mon ciel!

A ce dernier transport, je m'enfuis dans ma cabine, ce que je regrette beaucoup aujourd'hui... Mais alors, je n'étais pas reporter.

SOUVENIR DE LA DERNIÈRE ÉLECTION.

Ceci est tout-à-fait d'actualité.

Un mari chaud partisan politique entre chez lui à onze heures du soir, après avoir couru tout le voisinage pour convertir des électeurs. Sa jeune épouse qui se trouve dans une position intéressante, le reçoit avec une petite moue. Elle lui dit: "comme tu m'as mise inquiète!" puis accompagne ce doux reproche d'un tendre baiser.

Au même instant elle a un tressaillement d'entrailles, le premier, qui lui fait faire un saut nerveux. Le mari étonné.

—Qu'as-tu donc?

La femme lui répond spirituellement.

—Ce n'est rien, c'est ton gamin qui cabale!!!

Ce bon mot mériterait une médaille.

VENGEANCES DE FEMMES.

(L'homme bleu.)

Permettez-nous aujourd'hui, charmantes lectrices, de vous offrir un nouveau plat de votre façon. Nous avons déjà l'anguille au bleu, la carpe au bleu, le linge au bleu, le ministère au bleu, et nous allons y ajouter, grâce à votre ruse, l'homme au bleu.

N'allez pas croire que sous ce titre, nous voulons faire de la politique. Oh! non, bien certainement. Nous voulons uniquement, une fois de plus, envers et contre ceux qui prétendent que la vertu n'existe pas chez les femmes, prouver le contraire, car il faut si peu de chose pour faire tomber ou ternir l'éclat de cette faible créature dont, pour notre compte, nous nous faisons toujours et partout le loyal défenseur. Le récit suivant pris dans le domaine de la vie privée d'une femme mariée nous en fournira la preuve.

Suzanne, c'était son nom, était belle à ravir. Elle avait, contre son goût, mais par obéissance à ses parents, épousé un riche teinturier, laid, infirme, asthmatique. Quand donc les parents cesseraient-ils de choisir un époux à leur fille?... Comme si c'étaient eux qui dussent épouser leur gendre!... De là tant de malheurs, de souffrances, de faiblesses dans la vie conjugale. Enfin, Suzanne avait été mariée à Monsieur Cramoisi, patron de la teinturerie de l'Arc-en-Ciel.

Quoique ce mariage lui répugnât, elle accepta, en fille soumise, le choix de ses parents, et elle oublia Mathurin, garçon de ferme auquel elle avait quelquefois pensé en silence. Mariée depuis bientôt dix-huit mois, elle acceptait son sort avec résignation, se renfermant dans ses occupations de bonne et excellente femme de ménage, puisant sa consolation dans la satisfaction

du devoir accompli, philosophie des âmes fortement trempées. En voyant ce couple, les commères de la localité jusaient d'avance de ce qui arrive à tout homme laid qui possède une jolie femme... Les vieux garçons, cette plebe de la société, ces fruit-sées de la vie, entrévoyaient déjà le teinturier, tout jaune, très-jaune... d'un jaune pisseux!... Celui-ci rachetait sa laideur par d'excellentes qualités, par une bonté de cœur et de sentiments exquis: il était plein d'attention, de bienveillance, de délicatesses pour Suzanne. Il n'aurait certainement pas eu besoin de toutes ces qualités pour captiver le cœur de sa femme, car elle était naturellement si chaste, si vertueuse, si bonne, si douce que, même unie à Quasimodo ou à Etiboulet, elle fût toujours restée ce qu'elle était: une honnête femme. Inutile de dire qu'elle avait déjà reçu maintes lettres amoureuses et déclarations galantes. En femme d'esprit, et semblable en cela à la femme d'Argon, elle se gardait bien d'en entretenir son mari et transformait tous les billets doux en papillottes. Parmi ses ardents adorateurs, il s'en trouvait un plus hardi que les autres, probablement parce qu'il était avocat. Suzanne l'éconduisit très-vertement, l'engageant à chercher ailleurs une cause moins mauvaise.

L'avocat s'emflamma d'autant plus qu'il y avait résistance, qu'il s'agissait de gagner la cause du fruit défendu; mais malgré tout son talent oratoire, ses déclamations de tribun, ses épîtres parfumées, le fils de Thémis en fut pour ses frais de cravate blanche qu'il faisait et défaisait vingt fois par jour. Suzanne ne pouvait sortir sans qu'elle le rencontrât sur ses pas, et un jour qu'une troupe de musiciens ambulants était de passage, il la paya, pour aller, le soir, donner une sérénade à la belle Suzanne. Il y eut foule, car on savait que l'avocat avait payé les violons pour faire danser... le teinturier. Les commères en jaserent, les vieux garçons se frotterent les mains, le journal de l'endroit en parla... Suzanne supportait tous ces cancanes en silence, tandis que son mari préparait des baquets de teinture. Enfin, de guerre lasse, et voyant que ces médisances continuaient au lieu de tomber comme elle s'y attendait, Suzanne chercha un moyen qui put la débarrasser des assiduités de ce *comprometteur* de femmes. Elle mit dans sa confiance sa domestique, robuste campagnarde à l'air virago, n'ayant froid ni aux yeux ni à la main. Quand tout fut préparé, elle l'envoya prévenir le petit avocat que, touchée de toutes ses attentions, Madame consentait à le recevoir... le soir... à la nuit tombante... dans l'atelier du teinturier, isolé des autres maisons. L'avocat n'eut rien de plus empressé que d'aller conter l'heureuse nouvelle à ses amis. Ceux-ci n'en croyant rien, un pari fut engagé et, à la faveur du crépuscule, la bande de jeunes écorceles, l'avocat en tête, se rendit au lieu du *rendez-vous*. En se trouvant devant la porte qui le séparait de l'objet convoité, l'avocat eut peur. Peut-être ce serait-il même retiré si une voix douce et perfide ne lui eût dit: "est-ce vous?"

"Oui," répondit-il en tremblant. "Suyez-moi," reprit la voix de Suzanne, car c'était elle, et lui tendant sa main fine et veloutée, elle l'entraîna au milieu d'un dédale de cuves, de baquets, de tonneaux. O bonheur! Il allait donc la posséder!... Arrivés dans un des coins les plus obscurs de la teinturerie, Suzanne lui dit: "mettez votre pied sur cette caisse, puis sur cette barrique, sautez ensuite de l'autre côté du fourneau, et là, à l'abri, près de la chaleur, nous serons seuls... bien seuls!... à ce mot "seul" il pressa la main de la jeune femme et lui murmura à l'oreille: "je t'aime," disant cela, il suivit le conseil donné

et se mit à monter sur la caisse. Encore une minute, encore un pas, lui dit la voix, et nous y serons... Il leva en effrit le pied pour atteindre plus haut, il se trouvait ainsi en l'air, quand— à terre!—la planche bascula, un cri épouvantable se fit entendre, aussi un bruit semblable au clapotement d'un homme quise noie. Au même instant une main forte et vigoureuse le prit par les cheveux et lui fit faire le mouvement de va-et-vient qu'on imprime à du linge qu'on lave. Quoique n'ayant pas connaissance de ce qui se passait, l'avocat essaya de se défendre, mais en vain, car à chaque effort qu'il faisait la main vigoureuse le replongeait. Cela dura bien trente secondes qui lui parurent trente siècles! On vit alors une chose comique. Une lumière eclara tout à coup, un rire fou se fit entendre et Suzanne et sa servante riant aux éclats se dressèrent devant l'avocat qui était bleu des pieds à la tête... mais bleu comme un membre de feu le gouvernement de Boucheville. Que lui était-il donc arrivé?... Pour se venger Suzanne, aidée de sa servante, avait préparé une cure de groblein de Prusse, et au moyen du statagème que nous connaissons elle y avait fait tomber l'avocat. Le lendemain tous les journaux en parlèrent, les femmes en jaserent, les vieux garçons en *canconèrent* et ce fut l'histoire de tout le pays. Après être resté bleu des pieds aux cheveux pendant plus de vingt ans, l'avocat mourut soit de honte, de rage ou de ridicule, et les hommes de science appelés à se prononcer sur un cas aussi nouveau, dirent qu'il était mort par empoisonnement, la couleur bleue faite avec du Prussiate de potasse étant un poison mortel.

GASTON LABAT, B. B.

LA POMME.

Je n'aime pas la pomme
Et ne suis trop pourquoil?
C'est un bon fruit en somme,
Qu'on goûte assez, ma foi!
On a raison: Pour moi
Je n'aime pas la pomme.

Mon grand oncle—Un bonhomme—
En a plein son verger,
Mais il est économe:
Pour les lui ménager:
Je n'en veux point manger:
Je n'aime pas la pomme.

Si nous en croyons Rome,
En de ces fruits mûchits
Perdit le premier homme.
Que ne m'a-t-il comms
Sa place au paradis?
Je n'aime pas la pomme.

Quelqu'un que je ne nomme
Dont les cheveux sont gris,
Me dit tout bas: jeune homme,
Vous changerez d'avis.
—Bah! vous croyez? Tant pis;
Je n'aime pas la pomme.

Ah! i vous saviez comme
Le monde est entêté,
On me presse, on m'assomme...
—En avez-vous mangé?—
Jamais, dis-je irrité,
Je n'aime pas la pomme.

Pourant d'un gentilhomme
La femme un soir me dit:
—De parler je vous somme,
Quel est le meilleur fruit?
Je répondis interdit;
—Je n'aime pas la pomme.

Vous n'aimez pas la pomme?
J'ai mal entendu... Quoi?...
Vous ne?... Seriez-vous comme?...
Elle leva sur moi,
Ses grands yeux, et... ma fol...
Depuis j'aime la pomme.

A. EMARD.

BALIVERNES.

DERNIÈRE ÉLECTION.

Ancienne Lorette.

A un voleur.—Êtes-vous rouge ou bleu?

Réponse.—J'ai toujours été bleu, mais par chez nous, i sont tous rouges et pis y vont rire de moi si je vote pour les bleus.

A propos d'amour, Lamartine a dit de belles choses, entr'autres ce qui suit:

"Donner, c'est aimer; recevoir, c'est apprendre à aimer."

Ou encore:

"On aime les lieux où l'on a aimé; ils semblent nous conserver notre cœur d'autrefois et nous le rendre intact pour aimer encore."

Chateaubriand n'eût pas mieux dit en parlant d'Atala et de Chactas.

Le CANCAN est en vente chez M. Drouin et Frère, libraire, rue St. Joseph, St. Roch; chez M. Beland, tabacniste, No. 264, rue St. Jean; chez M. Elzéar Marcis, libraire, rue et faubourg St. Jean; chez M. Girard, libraire, rue St. Jean, Haute-Ville; chez M. Cremasini, libraire, rue Baude, Haute-Ville; chez M. J. S. Gauvreau, libraire, No. 23 marché Fingan, Basse-Ville; chez M. Lacroix, tabacniste, rue St. Vallier, St. Sauveur; M. Trudel, No. 16, Côte du Passage, Lévis.



PORC !! PORC !!!

LARD FRAIS,

LARD SALÉ,

JAMBON,

SAUCISSES,

SAINDOUX,

BEURRE,

ŒUFS, etc.

Le tout en parfait ordre et à un extrême bon marché.

M. BELLEHACHE désire informer ses amis et le public qu'ils trouveront toujours à son étal No. 3

HALLE JACQUES-CARTIER

Les articles ci-haut énumérés, et qu'ils seront servis avec promptitude et politesse.

M. BELLEHACHE se charge d'envoyer porter les effets achetées chez lui à domicile. St. Roch, 27 avril avril 1878.

P. LAROSE et Cie.

Rédicteurs-Propriétaires.

Rue de l'Acqueduc, ou au Cercle de Postes, b. le 5, St. Sauveur.